

Gemellaro, de Nicolosi, construisit à ses frais, en 1806, au pied du grand cône, la première maison de refuge. Lors de l'occupation de l'île par les Anglais, le général Dunkin agrandit la *Gratissima*, qui s'appela dès lors *Casa di Inglesi*. Au départ de l'armée britannique, la propriété entière de l'édifice fut abandonnée à M. Gemellaro. Or, la maison des Anglais étant le seul abri qu'on puisse trouver sur ces hauteurs (la *grotte des chèvres*, où les voyageurs logeaient autrefois, est située dans la région moyenne), on a coutume, lorsqu'on entreprend l'ascension de l'Étna, d'en emprunter la clef au propriétaire, en échange d'une petite rétribution destinée à couvrir les dépenses d'entretien qu'il s'impose dans l'intérêt du public. Plus d'un touriste a murmuré contre cette formalité; nous aurions été certainement heureux de nous y soumettre, si nous avions su que l'usage s'en était conservé sous le règne de Gemellaro II. (La maison des Anglais appartient aujourd'hui au frère du fondateur). Il y aurait eu pour nous tout avantage, en outre, à entrer personnellement en relation avec un homme à qui ses études sur l'Étna ont valu la réputation de savant. Mais enfin il était trop tard, et aussi bien nos guides auraient dû nous prévenir, et encore M. Gemellaro ne pouvait nous accuser que d'ignorance. Son refus était tout-à-fait inexplicable. Nous dîmes et redîmes tout cela sans le moindre succès; finalement je me fâchai tout de bon. Je sommai les guides de se mettre en route; ils s'y refusèrent obstinément; j'en demandai d'autres, personne ne se présenta. Je m'emportai contre l'étudiant officieux; je lui dis que la presse serait informée de la manière dont M. Gemellaro tranchait du potentat à Nicolosi; nous n'avions point contesté la légitimité du tribut qu'il prélève sur les touristes, mais nous trouvions au moins étrange qu'il usât de son influence sur nos guides pour les détourner d'exécuter leur convention. Après tout, la grotte des chèvres pouvait nous servir d'abri... Pendant ce débat, Pietro a disparu sans rien dire. Nous ne savons plus à quel saint nous vouer, lorsque jetant un regard dans la direction de la maison Gemellaro, située à l'autre extrémité du village, nous voyons le brave garçon accourir à toutes jambes, élevant en l'air la bienheureuse clef! Le voici halestant, essoufflé, rouge comme un homard cuit à point, mais gambadant joyeusement et agitant son chapeau pour répondre aux hourras des assistants. Tout est oublié: l'étudiant présentera nos remerciements à M. Gemellaro et sera même l'interprète de nos regrets; avant tout il partagera le coup de l'étrier. Nous vidons nos poches en faveur de vingt complaisants qui prétendent avoir intercédé pour nous; on pousse des cris à réveiller le Titan endormi sous nos pieds; tout Nicolosi sera enroué ce soir. En avant, marche! Angelo en tête, Pietro à l'arrière-garde avec le muletier...

## II.

Sept heures. Nous défilons au pas le long des maisons noires de Nicolosi; bientôt les derniers rayons du soleil couchant empourprent, à notre gauche, l'éminence volcanique au pied de laquelle s'élève le monastère bénédictin de san Nicolo d'Arena. Quelques paysans attardés redescendent à Nicolosi; d'ici à demain, jusqu'à ce que nous soyons de retour à ce village, nous ne verrons plus d'autres figures humaines... que les nôtres. Nous tournons à droite pour nous engager dans une "interminable plaine où les ruines du monde semblent comme entassées." Ce ne sont que blocs de lave pareils aux débris monstrueux de quelque ville de géants qu'une convulsion d'Éneclade aurait bouleversée de fond en comble; ce ne sont que scories et cendres, partout où peut porter le regard à travers les ombres qui s'épaississent. A droite, le grand cône s'efface peu à peu; le ciel devient une voûte d'ébène et ne se distingue plus de la terre. A peine pouvons-nous reconnaître, en avant, la gigantesque silhouette du mont Fusara, produit de l'éruption de 1634. On compte sur les flancs de l'Étna plus de 30 énormes masses de ce genre; quelques-unes pourraient rivaliser avec le cône du Vésuve; les volcans éteints de l'Éifel ne sont rien en comparaison. Nous avançons entre deux rangées de blocs régulièrement alignés par les paysans, sans doute pour indiquer le chemin. Bientôt on ne se voit plus, mais on s'entend,

et ces ténèbres opaques ont le privilège de nous rendre gais; gaieté fébrile peut-être. Les échos des abîmes retentissent tantôt d' accents inconnus en Sicile, — quelques bouffées de reminiscences de nos mélodies nationales, — tantôt des chansons rustiques de Pietro, celles-ci vives et fallées, celles-là lentes et presque solennelles. Les Siciliens naissent avec le goût de la poésie aussi bien qu'ils ont une éloquence naturelle. Cicéron leur trouvait quelque chose d'athénien, et d'autre part, il n'est pas invraisemblable qu'il y ait du sang gaulois dans leurs veines, comme il y a des tournures gauloises dans leur patois (1). La Sicile est non seulement la patrie de Théocrite et d'Épicharme, mais aussi de Stésichore, et elle a longtemps brillé dans les genres lyrique et anacréontique. Son poète favori, l'abbé Meli, qui vivait au siècle dernier, mériterait d'être plus connu en Europe. Les chansons populaires siciliennes sont pleines de charme, de fraîcheur, ou finement spirituelles. Mais tandis que j'évoque des souvenirs littéraires en écoutant le simple montagnard, l'abbé Meli se charge lui-même de me ramener au sentiment de la situation :

Non c'è cima chi arrastia  
De lu monti a noi vicinu (2),

et le silence qui se fait subitement dans la caravane me réveille tout-à-fait. — Halte! s'écrie Angelo. Nous sommes devant la maison du garde-chasse. Pas de lumière; on allume une torche et deux lanternes. Voici la margelle d'un puits sans eau; par bonheur nous avons des outres pleines. La température est sensiblement plus fraîche; nous chaussons les grands bas gris; nous déployons châles et couvertures. En avant! On n'aura le droit de bien se reposer qu'à la seconde étape. Nous nous élevons par un sentier abrupt, souvent à peine distinct, malgré le fanal qui nous précède, et côtoyant parfois d'affreuses crevasses. Ici est la limite de la première et de la seconde région, dite région boisée (*Il Bosco*); celle-ci est large d'environ trois lieues. On a justement signalé l'analogie frappante que présente l'aspect de ces lieux sinistres avec la description dantesque du second giron de l'enfer des Titans; il n'est pas impossible que l'exilé florentin ait, à une époque quelconque de sa vie, visité lui-même le géant Étna et gardé un profond souvenir de ses sauvages horreurs :

"Nous pénétrâmes dans un bois qui n'était marqué d'aucun sentier.

"Le feuillage n'en était pas vert, mais de couleur noirâtre; les branches n'en étaient pas unies, mais noueuses et toutes entremêlées; il n'y avait pas de fruits, mais des épines avec du poison.

"Elles n'ont pas de fourrés si épais et si épaïs, les bêtes sauvages qui ont en haine les lieux cultivés entre la Cccina et Corneto...

"Et mon bon maître: Avant d'entrer plus avant, sache que tu es dans la seconde enceinte, commença-t-il à me dire, et tu y seras jusqu'à ce que

"Tu arrives dans les horribles sables... (3)."

"J'entendais de toutes parts pousser des gémissements, et je ne voyais personne qui les fit (4)."

Le souvenir de ce dernier trait me rendait l'illusion plus complète. Nous marchions à l'abri du vent, mais nous l'entendions se plaindre et s'engouffrer dans les anfrs de la montagne, ou du moins nous percevions des bruits étranges et sans nom, comme les lamentations des pauvres âmes emprisonnées sous l'écorce des arbres infernaux, ou les cris stridents des harpies dont cette forêt est le séjour. Plus de chants, plus de rires joyeux; on avance lentement, avec la plus grande défiance. Angelo, à pied, tient d'une main sa torche, de l'autre la bride de son mulet. Je le suis d'aussi près que possible, laissant ma monture aller comme bon

(1) *Sicani-Sequani*. V. Fallot de Montbéliard, Rech. sur les patois, etc. (1828).

(2) Aucun rayon ne dore les cimes de la montagne voisine.

(3) *Enfer*, ch. xiii, trad. Brizeux.

(4) *Ibid.*